

## Prologue

**V**ous n’y êtes pas du tout. Vous vous arrêtez aux incidents de la vie, à des péripéties qui ne transforment en rien...

— Le chirurgien qui jugule l’hémorragie d’une femme enceinte, ce serait dérisoire ?

L’architecte Moellendorff, un quinquagénaire massif, leva les yeux vers les caissons historiés de la salle de réunion, se perdit dans les décors bibliques. Puis il tendit une main vers la console proche, se versa un demi-verre de schnaps et s’enfonça dans son rocking-chair.

— Nous ne parlons pas d’actes bons ou mauvais, Holzenbein, soupira-t-il, mais du Bien et du Mal.

— Vous jouez sur les mots, fit le plus jeune sociétaire de la loge des Fils d’Éden, un visage poupon et couperosé planté sur une interminable silhouette. Quelle différence ?

— Immense ! Comparez le travail d’un médecin dispensant des soins à un lépreux et celui d’un savant décidé à vaincre la lèpre. Comme le disait l’un de nos meilleurs écrivains, Robert Musil...

— Un Autrichien, nuança un des six membres de l'assemblée.

— Musil, poursuivait Moellendorff, me parlait à Berlin des contradictions de la vie. Elle engendre les Sept Merveilles mais, tout autant, les catastrophes naturelles qui les ont emportées. Elle nous envoie Jésus qui nous dit « Aimez-vous les uns les autres ! », mais ses disciples créent l'Inquisition qui voue des hommes au bûcher. Qu'importe dès lors de multiplier des B.A. de boy-scouts. Ce qu'il faut, c'est mettre de l'ordre dans l'ensemble, s'attaquer aux causes fondamentales.

Le grand maître Schlüssel, un magistrat sexagénaire à la barbiche neigeuse, mit la main sur le bras de son voisin.

— Tannhäuser, vous ne dites rien ?

Le psychiatre sourit, puis son visage, à demi masqué par des lunettes opaques et une barbe de suie, se figea.

— Son raisonnement est séduisant. Assurément. Mais pour en revenir au Mal... C'est encore autre chose. Je veux parler du vrai Mal, du Mal absolu.

— Qu'est-ce donc selon vous ? s'irrita Moellendorff.

— Un état mental qui vous place au-delà des contingences sociales et des satisfactions primaires, un ascétisme qui balaie matérialisme et morale.

— Vous parlez de la sainteté ?

— Vous évoquez le Grand Œuvre !

— Le saint, continua l'aveugle échauffé, emprunte des routes balisées en poursuivant plus loin que l'homme ordinaire. L'alchimiste rêve d'imiter la nature, ou Dieu peut-être. Mais le Chevalier du Mal est prêt à basculer derrière les limites des mondes connus, à tout oser, à tout entreprendre pour s'élargir à l'infini.

Dans le salon cossu, tout en cuir, gravures et cuivres, il y eut une minute de silence, où chacun soupesait les propos du thérapeute.

— Les crimes de Bathory, cette comtesse qui prenait des bains de sang pour conserver une jeunesse éternelle, ne sont pas ceux d'un assassin tuant pour assouvir une vengeance ou voler mais répondent à un plan renvoyant à la quête d'un idéal.

— Je comprends, s'exclama Holzenbein, arrachant des sourires condescendants.

— Le Mal, redémarra Tannhäuser, c'est défier Dieu et la nature, leurs lois, leurs interdits. Monter au sommet de la tour de Babel et envoyer une flèche vers les cieux. Un papillon qui se met à chanter.

— Et ceci ?

Le chimiste Weber, un quadragénaire sec et nerveux, brandit une feuille de papier, qu'un faisceau de lumière, jaillissant d'une applique, vint frapper, la nimbant un instant, à travers la pénombre, d'un halo de Graal.

— J'ai reçu cette lettre ce matin. Comme tous les savants d'Allemagne et d'Autriche, semble-t-il.

Il toussa, défroissa la page et commença sa lecture.

— « Il faut maintenant choisir, être avec ou contre nous. En même temps qu'Hitler nettoiera la politique... »

Il plongea les yeux dans ceux de Caspar Mendelssohn, un sociétaire juif, qui sursauta.

— « ... Hans Horbiger balaiera les fausses sciences. La doctrine de la Glace éternelle sera le signe de la régénération du peuple allemand. »

— La Glace éternelle ? balbutia Mendelssohn, le front moite et la voix pâteuse, en se redressant lentement.

*Comme dans...*

— « Rangez-vous à nos côtés avant qu'il ne soit trop tard ! »

— Quelles élucubrations encore ? se révolta Schlüssel.

— Un ultimatum. Et une manifestation de votre Mal véritable.

— Si vous le dites.

— Je croyais qu'on était débarrassés de cet idiot d'Hitler, grogna Moellendorff.

— Il a quitté la prison de Landsberg depuis quelques mois, et déjà...

Weber s'interrompit. On venait de lui arracher la lettre.

— Permettez. Je...

— Mendelssohn !

Engourdis par l'alcool et les accents fantastiques du débat, les Fils d'Éden observaient avec stupeur leur compagnon penché sur le texte. L'allure fébrile, l'œil exorbité, il paraissait franchir des abîmes d'un alinéa à l'autre.

— J'ai entendu parler d'Horbiger, glissa Tannhäuser en se caressant la barbe. Un prophète !

— Un fou furieux ! corrigea Weber, en feignant d'oublier l'inconvenant. Si vous saviez en quoi consiste...

Mendelssohn n'écoutait plus ses frères. Un léger brouhaha derrière lui, un univers qui s'en allait, qui n'avait peut-être jamais existé. Le Bien et le Mal ? Il comprenait Tannhäuser. Oui, il existait des esthètes du Mal, des apôtres de la Chute. Un messie noir. Il devait rentrer chez lui.

— Veuillez me pardonner. J'ai bu trop de Weinbrand. J'ai la tête ailleurs, des soucis...

— Parlez, dit Schlüssel, nous sommes vos amis.

— Pas ce soir. Plus tard.

Mendelssohn avait saisi manteau, chapeau et canne. Quelques paroles l'effleuraient, mais il n'entendait plus. Il franchit le seuil et disparut dans la rue, le dos voûté comme un Atlas subissant le joug du monde.

\*

Dehors, il faisait assez doux, malgré l'heure tardive. Mendelssohn longea les manoirs de l'Oberstrasse puis, via la Löhrrasse, l'une des plus anciennes ruelles de Rüdesheim, il gagna la place du marché. Il eût aimé marcher encore mais sa demeure était située à l'extérieur de la ville. Il héla une voiture, traversa la cité rhénane et les vignobles en pente du Rheingau sans les voir. Au sommet de la colline, qu'une vallée séparait du massif du Taunus, il se retrouva devant les grilles de son domaine. Depuis l'enfance, il avait apprécié cet isolement altier qui le dispensait du regard d'autrui et lui permettait d'oublier le présent pour plonger dans la rêverie active, rechercher des époques révolues, des peuples effacés. Mais, en cet été 1925, il se découvrait sur une île.

Il remonta l'allée qui coupait le parc boisé, jeta un œil aux chênes bicentenaires qui avaient échappé aux passages répétés des armées et fait longtemps sa fierté. Autrefois. Car ce n'étaient plus des arbres familiaux mais des excroissances touffues de la Germanie profonde. Et leurs ombres, démesurées, avaient des allures de poignards ou de pals. La lune lui parut de glace et de mort.

*La Glace éternelle !*

Il rentra chez lui, mais personne ne vint l'accueillir. La maison semblait dormir. Peut-être dormait-elle depuis le départ de ses premiers hôtes, ces Teutoniques dont les fantômes parcouraient ses cauchemars. Auraient-ils apprécié que leur castel devînt la propriété d'une famille juive ?

Il monta au premier étage, pénétra dans la chambre de sa fille, s'assit sur le lit, posa la tête sur l'oreiller, inhala le parfum qui chaque jour se dissipait davantage. Il se releva, se dirigea vers une deuxième pièce, vide aussi. Il attrapa des jouets de son jeune fils de huit ans, les manipula, sourit puis se crispa. La mâchoire serrée, il passa à la troisième chambre, mais la porte était close. L'œil mauvais, le poing serré sur la poignée, il faillit crier, forcer l'espace interdit. Il se ravisa et redescendit, la tête basse, pour gagner l'ancre où il dormait seul depuis deux années. Où il vivait, pensait, étudiait, écrivait. Cet endroit jadis magique, le vaste bureau de son père, où avait pris forme l'anéantissement de tout son être. Il s'assit, la tête écrasée entre les mains, tandis qu'une ombre, derrière les vitres, se faufilait à gauche de la charmille à laquelle sa femme vouait tous ses soins. Mendelssohn voulait offrir un sens nouveau aux événements qui avaient rompu le fil de sa vie. Mais non. Ses derniers doutes avaient été balayés par la lettre de Weber.

*La Glace éternelle.*

À l'extérieur, la silhouette l'observait. Soudain, Mendelssohn sursauta et se retourna. À terre, il vit du verre brisé et des fleurs séchées. Il entendit, à travers la fenêtre, une branche craquant sous un pas. Il leva les yeux vers la charmille, distingua une forme humaine.

*Décidément, songea-t-il, les antisémites se font chaque jour plus audacieux.*

Il courut vers le mur où pendaient les fusils de chasse légués par son père, en décrocha un, vérifia le chargeur et se précipita vers l'entrée du manoir. Il hésita. Ne cherchait-on pas à l'amener à l'extérieur ? Si l'homme avait des complices... Il sortit, malgré tout, s'élança dans l'allée latérale en tournant la tête en tous sens, l'oreille aux aguets. Un bruit de course. L'individu, dissimulé par la futaie et la pente du terrain, était déjà loin. Le poursuivre à travers le bois ? À quoi bon. Il n'avait plus vingt ans.

Il revint sur ses pas, referma la porte et regagna sa chambre. Sur un tapis persan, il aperçut un objet oblong, s'agenouilla. Un caillou. Avec un bout de papier. Il se redressa, le cœur battant, et déplia la feuille. L'endroit était vierge mais, sur l'envers, il y avait une phrase, tapée à la machine. Une formule. Qui surgissait des Enfers de l'Histoire.

– « Le pain demandé tu nous donneras ; sinon devant la Sainte-Vehme tu comparâtras. » lut-il à haute voix en se décomposant.





## 1

Valentin Dullac avait quitté le centre de Rotterdam pour se rapprocher des limbes du Delta, ses pas inscrits dans les informations du télégramme, devinant Delfthaven à travers le brouillard, ses quais et ses ruelles glauques. Deux heures auparavant, il se trouvait, une valise dans chaque main, à l'arrêt devant le *Zieriksee*, le regard accroché aux clins de bois blancs de la pension. Pourquoi son ami avait-il déserté le lieu du rendez-vous ? Pourquoi cette missive lui fixant un nouveau point de chute dans l'ancien port de la métropole ?

Il distingua l'enseigne du *Oude Sluis*. Une odeur fétide, un ragoût de bière et de mauvais tabac, d'algues et de poissons en décomposition, de crasse et de sueur. Des éclats de voix aussi, des dialectes inintelligibles et des rires saccadés. Il hésita devant la porte entrouverte puis s'engagea. À l'intérieur, des grappes de marins, des bacchantes sens dessus dessous, un conglomerat de regards perdus, de jambes emmêlées et de verres dansant la gigue. Un ivrogne titubant entre deux tables faillit le renverser. Il accompagna sa chute vers une chaise vide et se fraya

un passage vers le bar. Des doigts désignaient son allure de dandy, sa coupe sombre et lustrée. Il vit des moues goguenardes, des étincelles de jalousie, des bouffées de mépris ou de haine.

Ses yeux s'arrondirent. Dans l'angle droit, sous une scène inscrite en relief dans une somptueuse boiserie murale, un second individu détonnait, assis entre deux entraîneuses qu'il lutinait sans vergogne. La cinquantaine accomplie, la barbe courte et les cheveux de jais, de taille moyenne, pansu, un lorgnon, le tout dans un costume terne mais de qualité.

— Caspar ! s'écria Dullac.

— Ach aber...

Caspar Mendelssohn s'arracha à l'étreinte des corsages échancrés mais demeura en suspension, incapable d'accomplir le bond qui le propulserait dans les bras de son ami.

— Valentin ! Lâchez-moi, vous autres, gronda-t-il en allemand. Laissez-moi serrer...

Ils s'embrassèrent, mais l'aîné tenait difficilement debout.

— Tu devais arriver un jour plus tard, sembla-t-il s'excuser.

— Tu nous le présentes ? fit l'une des filles en se cambrant. Un joli jeune homme comme celui-là, ça ne court pas les quais.

— Je peux te faire un prix, continua l'autre. Si tu me suis dans l'arrière-boutique...

— Idiote ! grimaça la première. Avec Monsieur, c'est la chambre d'hôtel, le satin et l'eau de toilette.

— Laissez-nous ! grinça Mendelssohn.

Le cadet jeta un coup d'œil aux créatures qui s'éloignaient à regret, puis aux chopines accumulées sur la table. Son visage se rembrunit.

— J'ai pu quitter Bruxelles plus tôt que prévu. Je n'ai rien d'un puritain, mais ce type d'endroit...

— L'envie d'oublier. Pour ce qu'il me reste à vivre...

Dullac avait sursauté.

— Tu es malade ?

— Non. Mais tout va si mal, mon ami. Si mal. Tout est fichu. Fichu.

Le Belge dévisagea son compagnon avec circonspection. Au fond des pupilles dilatées par l'alcool, le désespoir était abyssal. Ils quittèrent la taverne et ses volutes. La démarche de Mendelssohn était lourde, sa voix traînante, peu assurée.

— Thomas Edward aurait dû être du voyage, soupira-t-il. Comme au bon vieux temps.

Le regard de Dullac, parcouru d'icebergs, coula à pic vers le sol.

— T.E. a lâché la terre entière.

— J'ai écrit à son frère, mais cette guerre nous a tous brouillés.

— Je n'en ai jamais fait une affaire personnelle.

— En 1914, nous, les Juifs<sup>1</sup> de Germanie, nous avons vu l'occasion de nous fondre dans notre patrie d'adoption. Un pays, un peuple. Tu sais combien j'ai investi ma vie dans l'entreprise. Je reste persuadé que le droit...

---

1 Dans ce texte, on écrira « les Juifs » par opposition aux Arabes ou aux Allemands (peuple) mais « les juifs » par opposition aux musulmans ou aux chrétiens (religion).

Mendelssohn distingua les traits contrariés du Belge et renonça, glissant la tête de côté dans un mouvement incontrôlé. Les deux amis franchirent quelques dizaines de mètres en silence. Soudain, l'Allemand vacilla, son camarade le saisit par le bras.

— Je te ramène au *Zieriksee*.

— J'ai peur, murmura Mendelssohn avant de perdre conscience.

\*

Le lendemain matin, Mendelssohn insista pour louer une voiture et un guide. Sa détresse de la veille était-elle due aux effets de l'alcool ? Dullac le pensa et reporta les explications que son compagnon ne déposait pas sur la table à côté du pain noir, des edams et des goudas. Ils visitèrent Rotterdam, cette ancienne bourgade de pêcheurs de harengs que sa position, au carrefour des embouchures du Rhin et de la Meuse, avait intronisée premier port fluvial et maritime du monde. L'église Saint-Laurent, l'Hôtel de ville, les statues d'Érasme et Grotius... Le voyage prenait un cours normal.

Alors qu'ils admiraient les extensions portuaires, le Belge n'y tint plus.

— Pourquoi nous retrouver ici ? Il y a de plus jolies cités.

— La ville d'Érasme. Le grand humaniste, boursier à la Sorbonne, professeur à Louvain, voyageur en Suisse, en Angleterre et en Italie. Un saint patron pour des amoureux de la Culture, des Européens convaincus.

— Nous avons toujours apprécié les lieux-clés, mais...

— Il y a aussi cette explosion de puissance, le commerce et l'industrie, le progrès. Votre Verhaeren a-t-il écrit sur Rotterdam ?

Le Juif tourna les talons pour remonter dans la voiture.

— Hoek van Holland ! lança-t-il au conducteur.

Il se tut, absorbé par ses réflexions.

— Quel étrange pays ! reprit-il trente kilomètres plus loin, devant l'avant-port de Rotterdam. Partout ces canaux, ces ponts, ces digues immenses qui maintiennent la bride sur des terres vouées à la mer.

— « Dieu a créé le monde, mais la Hollande, ce sont les Hollandais eux-mêmes qui l'ont faite », selon le dicton.

— Rappelle-toi nos années en Orient. Nos Mésopotamiens amenaient l'eau jusqu'à leurs terres, les Hollandais s'évertuent à la chasser, à la cadenasser. Là, l'eau signifie la vie et l'ordre quand elle s'apparente ici au chaos et à la mort.

Les deux amis s'éloignaient de la voiture, celle-ci fit demi-tour.

— Il ne va pas... ?

— Ne t'inquiète pas.

— Mais...

— Le chaos et la mort, répéta le Juif en baissant la tête. Érasme et le progrès ploient devant cette évidence.

— De quoi parles-tu ?

— Le Rhin, c'est l'Allemagne. Et le Rhin se dilue en Hollande.

Le Belge oublia le véhicule. Son ami paraissait à nouveau très abattu, et il était à jeun.

— Après la frontière, le Rhin perd son nom et son unité, il explose en ramifications qui se perdent çà et là dans la

mer, dans le sable. Si je songe au motif de ma présence ici...

— Que veux-tu dire ?

Il y eut un long silence, ils se contentèrent de marcher en direction des quais. Une brise légère tiédissait la moiteur qui s'exhalait des flancs des navires exotiques.

— J'attends tes explications.

— Quand j'ai eu l'idée de ce voyage...

— Il y a bien des années.

— Je désirais partager ma passion pour l'Allemagne à partir de son artère vitale. Ce Rhin qui sépare les univers latin et germain tout en ouvrant villes et régions au monde extérieur.

— Ce n'était plus qu'un rêve de jeunesse. D'un coup, tu l'arraches au formol et...

— Le temps nous est compté.

Dullac croisa les bras, le front plissé.

— Caspar !

L'Allemand saisit le poignet de son ami et accéléra l'allure, se dirigeant vers une voiture stationnée à proximité des quais.

— Nos retrouvailles me servent de paravent. Il me fallait quitter l'Allemagne.

Le Belge dévisageait son ami avec perplexité.

— J'ai de bonnes raisons d'agir ainsi, se défendit le Juif.

Mendelssohn s'engouffra dans le véhicule.

— Tout est planifié, fit Dullac la mâchoire serrée. Et je n'ai qu'à m'exécuter sans rien comprendre.

— Chaque chose à son heure. Dépêche-toi.

\*

— Nous remontons vers Rotterdam, venait de déclarer Mendelssohn, et de là...

— Laisse-moi la surprise, répondit Dullac. Au point où j'en suis.

— Des nouvelles de ta famille ?

— Mes parents ne me pardonnent pas d'avoir brisé la carrière diplomatique qu'ils m'avaient dessinée. Mais ils m'allouent une rente confortable. Pour sauver les apparences.

— Parents et enfants ne se comprendront jamais, souffla le Juif en fermant les yeux. Ni les époux, ni les peuples. Ni personne. Nous parlons tous des langues différentes.

Dullac aurait souhaité réagir, son ami ne lui en laissa pas l'occasion.

— Ton travail ?

— Des traductions en allemand, un peu moins en anglais. Des textes fantastiques, gothiques, noirs. Nous tentons d'imposer, depuis Bruxelles, une collection européenne à un public européen.

— Tu as toujours ces rêves. Comme tes amis Romain Rolland ou Stefan Zweig.

— C'étaient les tiens aussi, à une époque.

Le Bruxellois se racla la gorge.

— Pour en revenir au camarade britannique de nos années orientales, tu sais qu'il a trouvé une affectation dans un camp de chars d'assaut ?

— Un tel homme ! Déserter les honneurs pour devenir simple soldat !

— « Simple », un mot qui sonne bizarrement quand on évoque Thomas Edward.

— Tu l'as revu ?

— Après son départ de la Royal Air Force. Il n'était plus que l'ombre de celui que nous avons connu. Et plus que l'ombre de celui que l'Histoire retiendra.

Le quinquagénaire baissa la tête. Le regard de son camarade se perdit en direction de la voie fluviale reliant la métropole à son avant-port. Les deux amis retombèrent dans un mutisme pesant. La voiture avait quitté la route de Dordrecht pour franchir une rivière. De l'autre côté, enchâssée entre des digues, s'étendait une bande de terre basse parcourue de canaux.

— Nous descendons, annonça Mendelssohn. Nous voici à Kinderdijk !

Il s'éloignait déjà d'un pas décidé. Et Dullac dut presque courir pour le rattraper. Au sortir du village, ils marquèrent un temps d'arrêt, bouleversés par la beauté du site. Une plaine marécageuse, un tapis de prairies, de roseaux sur lequel se détachaient de nombreux moulins, autant de joyaux au sein d'un bel écrin.

— Nous avons rendez-vous au Blokweer.

Les deux hommes progressèrent vers un moulin singulier, réduit à sa partie supérieure suspendue, en équilibre précaire, au-dessus d'une maisonnette. Mendelssohn contourna celle-ci pour saisir une échelle.

— Suis-moi !

Dullac avait hésité. Quand il atteignit l'étage, Mendelssohn était assis à proximité des meules, une silhouette à ses côtés, voilée par la pénombre.

— Vous n'avez pas été suivis ? Vous en êtes sûrs ?

La voix était rude, désagréable. Dullac se rapprocha et distingua un quadragénaire dégingandé au regard fébrile, à l'allure négligée.



— J'ai pris des précautions.

— Vous avez l'argent ?

Mendelssohn ouvrit une sacoche remplie de billets.

— Des dollars, comme demandé.

Le Belge, intrigué, s'installa auprès du Juif, qui se tourna vers lui pour commenter.

— Je suis mandaté par le sénateur Falkenmayer. Il s'attaque aux sociétés secrètes qui prolifèrent depuis des siècles en Allemagne. Et monsieur X est un sociétaire repent, prêt à collaborer.

— De quoi parlez-vous ? Les sociétés connues répondent à des aspirations humanistes.

— Le bas de l'échelle, fit X, la moue dédaigneuse. Les loges maçonniques sont des trompe-l'œil à l'attention du public et des médias. Des laboratoires, où les affiliés sont étudiés à leur insu par des agents recruteurs.

Dullac soupesa les propos de l'inconnu.

— D'autres organisations, poursuivit X, apparaissent parfois au grand jour, quand elles ont accompli leur office. Comme les Illuminés de Bavière, qui ont infiltré les loges pour préparer 1789. Ces sociétés servent de deuxième écran aux organisations supérieures dont elles appliquent les plans, des cercles à l'opacité absolue, à jamais soustraits au public ou aux historiens, protégés par une loi du silence infailible.

— Les Supérieurs inconnus ! Qui gouvernent le monde en coulisses ! s'exclama Dullac en haussant les épaules. C'est un mythe vieux comme la Terre, un serpent de mer pour les névrosés et les racistes. Tantôt ce sont les maçons, tantôt les Juifs qu'on accuse de tous les travers du jour. Une manière de se dédouaner de ses responsabilités dans les révolutions et les crises.

L'inconnu lui décocha un regard tranchant, mais il s'abstint de répliquer.

— Après mon recrutement, reprit-il à l'adresse exclusive de Mendelssohn, j'ai quitté l'Allemagne pour la Hollande. Amerongen.

— Le refuge de notre Kaiser après la guerre, fit Caspar. Les alliés voulaient le juger mais les Pays-Bas se sont opposés à son extradition.

— Je devais surveiller l'Empereur, préparer le terrain pour notre envoyé.

— Quel était votre objectif ?

— Obtenir de Guillaume qu'il nous donne sa bénédiction et se place à la tête de nos troupes. Le moment semblait idéal. D'un côté, des Alliés vainqueurs dont l'entente a volé en éclats. De l'autre, un gouvernement inconsistant, que le peuple rend responsable de sa misère, de sa défaite. De hauts fonctionnaires, des généraux avaient rallié le complot.

— Le putsch a presque réussi.

— Il a réussi, corrigea X, mais il n'a pas tenu la distance. Quoi qu'il en soit, ma mission avait échoué parce que l'Empereur refusait toute audience à notre envoyé. J'ai fait mes bagages pour l'Angleterre : il fallait étudier les mouvements ésotériques de nos cousins anglo-saxons. Je me suis affilié à la Golden Dawn, une organisation d'élite, très fermée, qui a compté en son sein les écrivains Bram Stoker, Yeats et Machen. Nous nous y livrions à des expériences...

Les cheveux de l'inconnu s'étaient dressés sur la tête, son visage devenait crayeux.

— Il y a d'autres plans de conscience, continua-t-il avec difficulté, d'autres réalités, des entités... On jouait

aux apprentis-sorciers. La magie noire, on n'en sort pas indemne. J'ai perdu pied, j'ai connu la peur. Il fallait rompre avant qu'il ne soit trop tard. Mais on ne quitte pas cette société. Ou alors il faut fuir au bout du monde, en espérant...

X s'était affaissé, comme si ses os avaient imploré laissant la place à une chair molle, informe.

— Si vous avez les documents promis, vous aurez de quoi refaire votre vie en Amérique ou en Australie.

— Regardez, murmura X en tendant une liasse de papiers.

Sa main tremblait, son visage était cadavérique. Une passation de vie. Oui, c'était son âme, ou les conditions de sa survie, qu'il poussait de plus en plus loin. Un grondement sinistre retentit à l'extérieur.

— Ce n'est qu'un orage, déclara Dullac d'une voix peu assurée.

— Je dois téléphoner à Falkenmayer, annonça Mendelssohn en parcourant les notes. Lui seul peut juger de la pertinence...

— Il m'enverra devant une commission ! rugit X en se redressant.

— À vrai dire...

Les paroles du Juif moururent dans sa bouche. X venait de sortir un revolver de sous sa veste.

— Reculez ! Je devrais vous descendre. Qu'est-ce que ça changerait ?

— Nous pouvons vous aider.

— Vous n'êtes pas de taille. Rendez-moi les documents !

— Ils ne vous lâcheront pas. Il faut coopérer.

— Ils m'oublieront peut-être.

L'inconnu sursauta, ébranlé par un coup de tonnerre. Dullac se jeta dans ses jambes. Il y eut une détonation. Les deux hommes roulèrent sur le sol, le Belge s'agrippant à la main armée. Une torsion de poignet parvint à lui faire lâcher prise, le revolver glissa vers l'échelle. Mendelssohn voulut s'en emparer mais une talonnade involontaire expédia l'arme dans le vide. Déjà, le repent, dégagé, le bousculait violemment et l'envoyait valdinguer contre son ami. Avant de fondre sur l'échelle. Les deux camarades se relevèrent et voulurent descendre à leur tour, mais X, en contrebas, les visait. Une balle effleura le Belge. Une deuxième détonation les obligea à battre en retraite.

— S'il remonte... s'inquiéta Mendelssohn.

X, sans se faire prier, disparaissait sous les trombes d'eau.

— Je le poursuis ?

— À quoi bon ? Il nous a donné ce que nous attendions.

Alors que l'orage dévastait le site, les amis restèrent plusieurs minutes à détailler les marbrures qui cisailaient des cieux furibonds.

— On a des allures de don Quichotte, non ?

— Les moulins ?

— Et les chimères, Caspar, les chimères.